

*À Rico, qui m'a introduit à la forêt où il est mort depuis,  
victime du fleuve.*

*À mes autres amis guyanais, avec le regret d'avoir évoqué une  
funeste Guyane.*

*Aussi à ceux qui sont partis, là où ailleurs,  
sans en revenir.*



«Je sais bien qu'on ne peut guère concevoir un roman sans homme, puisqu'il y en a dans le monde. Ce qu'il faudrait, c'est le mettre à sa place, ne pas le faire le centre de tout, être assez humble pour s'apercevoir qu'une montagne existe non seulement comme hauteur et largeur mais comme poids, effluves, gestes, puissance d'envoûtement, paroles, sympathie. Un fleuve est un personnage, avec ses rages et ses amours, sa force, son dieu hasard, ses maladies, sa faim d'aventures. Les rivières, les sources sont des personnages: elles aiment, elles trompent, elles mentent, elles trahissent, elles sont belles, elles s'habillent de joncs et de mousses. Les forêts respirent. [...] Je sais que, quelquefois, on s'est servi d'un fleuve pour faire charrier à travers un roman des alluvions de terreur, de mystère ou de force.» Jean Giono, «Le chant du monde», in *Solitude de la pitié*.

«La forêt ne sert qu'à accélérer la fin. [...] Nous continuerons de remonter le fleuve. Comme avant. Jusqu'où cela nous sera possible. Ensuite nous verrons.» Álvaro Mutis, «27 mai», in *La Neige de l'Amiral*.

Tout à la pointe de l'aube, à la pique de ce premier jour il s'affairait déjà, tendant les sangles maintenant sur le canot équipement et provisions. Il avait vu et revu en esprit chacun des gestes qu'il accomplissait, qu'il avait pourtant effectués si souvent, et les déroulait automatiquement dans la fraîcheur du fleuve encore sans couleur. Il songeait une fois de plus que l'embarcation était fort chargée, mais que le carburant, ainsi que les vivres frais, n'allaient pas l'encombrer longtemps sur «l'autoroute», comme il appelait les longues premières heures de pleine eau. Ayant une dernière

fois contrôlé mentalement le contenu du paquetage en prenant un ultime café sous le carbet au bord de la nationale 1, il se jugea prêt. Il avait d'ailleurs ressassé cet inventaire une bonne partie de la nuit, ayant mal dormi à s'inquiéter d'un éventuel oubli. Il était ennuyé de partir moins frais et dispos qu'il l'eût souhaité, même si les épuisantes journées qui l'attendaient auraient vite rendu dérisoire cette petite épargne de sommeil. Il aurait aimé emporter une réserve de repos contre la fatigue, rangée à bord avec les cartouches au culot méticuleusement huilé et le riz soigneusement trié pour éviter les charançons, minuscules points noirs qu'il n'apercevrait même pas dans la casserole – un peu de protéines en plus, comme il disait.

Tout était là : les touques, les nourrices, jusqu'à l'écope taillée dans un bidon, la cordelle exactement lovée, et bien sûr le moteur hors-bord, révisé et testé avec tous les scrupules d'une vague anxiété qui le faisait encore s'agiter nerveusement dans le petit matin calme du dégrad. Il était déjà en sueur, quoique le plus gros du transbordement ait eu lieu la veille, au crépuscule. Dans l'eau jusqu'aux genoux, il répartissait la charge vers l'avant de la barque, s'assurant d'avoir à portée de main le sabre, la pagaie, le fusil, ses cigarettes, et qu'un jerrycan de carburant lui soit facilement accessible. Il se remémorait encore tous les contrôles effectués, depuis la date de péremption des conserves et médicaments jusqu'à celle des piles, le choix d'un judicieux assortiment d'outils et de pièces détachées, celui du lubrifiant qu'il avait par avance mélangé à l'essence, jusqu'à l'époque de l'année la plus propice à l'expédition, lorsque les eaux seraient au plus bas et la saison des pluies pas encore trop proche. Il assura enfin d'un bout le moteur au plat-bord. Décidément, tout y était. Il n'y avait d'ailleurs plus rien à terre.

Une fois monté dans le canot, il tira sur le cordon du hors-bord, qui démarra instantanément, à sa vive satisfaction. Assis accroupi sur la lisse, il lança d'un ample mouvement de barre la proue dans une veine d'eau souple de l'amont de saut Sabbat, rabattit son chapeau sur les yeux, ouvrit le nable puis décapsula une canette de bière qu'il savoura rituellement, comme il en était toujours au départ d'une virée sur la rivière. Il oublia seulement de regarder en arrière.

Son appréhension l'avait quitté brusquement: maintenant il était parti, tout pouvait arriver, mais ce tout ferait partie du voyage enfin commencé. Il se tenait immobile, tendu vers l'avant, le soleil qui se levait entre deux pans de forêt écartée par la Mana.

Luc était de ces indécis personnages qui vivent sur le fleuve, à la fois assez misérables et nimbés de la renommée d'une existence aventureuse – de ces quelques individus qui toujours retournent à la forêt, avec l'atavisme des criques fascinées par la mer. Au demeurant jeune et sympathique, encore doué d'une capacité intacte d'étonnement, il était reconnu comme un pair au sein de la diaspora de ces figures hautes en couleur, marge pittoresque qui constitue un des charmes de la Guyane, marinières, chasseurs, bûcherons, chercheurs d'or et traqueurs de rêves dont la rude destinée a forcé les traits de caractères poussés à l'extrême.

Sans trop se poser de questions, Luc aimait la dure liberté de la nature où, loin des hommes, toute eau est pure et bonne à boire dès qu'elle court.

Régulièrement engoué en la saison de chasse aux papillons, orpaillage, pêche ou cabotage, il possédait une autre corde à son arc pour tirer subsistance de la passion qui était devenue sa vie : une agence de voyages locale lui envoyait parfois des touristes curieux de découvrir l'intérieur du pays en dehors des sentiers battus, équipages d'Air France en escale, militaires en congé, agents de la base spatiale. C'est ainsi qu'on lui proposa un jour d'emmener une seule personne, mais pour un long périple sur la Mana, cette magnifique rivière qui conserve encore intacts nombre de ses sortilèges. N'ayant rien de plus attrayant en vue, il accepta, décidant de ne prendre aucun de ses coéquipiers d'occasion, le Boni Titou, le Hmong Tcho ou Basilio l'Indien brésilien ; la coque d'aluminium suffirait à un équipage si réduit, même si le petit hors-bord rendrait les premières journées fastidieuses sur les eaux encore vastes et fréquentées – ce qui lui importait personnellement était d'être sur l'eau, et tant pis si le vacancier en quête d'aventure en pâtissait. C'était en fait une excellente occasion de vadrouille, essence payée, dans les hauts du fleuve : pourvu que son client ne

soit point trop pénible à vivre, il pourrait même, sous prétexte d'excursion, faire cette reconnaissance projetée depuis longtemps sur certaine branche perdue des mémoires, et où cependant l'épopée de l'or avait culminé autrefois.

Puis Luc n'y pensa plus guère, occupé d'un hypothétique projet d'élevage combiné de poissons d'aquarium et de caïmans dans des bassins de chevrettes abandonnés au siècle dernier par les jésuites, jusqu'à ce que, la date du départ lui ayant été précisée, il apprît que ce passager était une femme.

Il se dit alors que de promener une bourgeoise en mal d'émotions n'était plus tant de son goût. Cependant, l'aquaculture mixte de voraces sauriens et fragiles vifs présentait des difficultés imprévues, pour ne pas dire des complications rendant l'opération irréalisable. Et puis, il s'était déjà lassé de cette ambitieuse entreprise, et aspirait à voir du pays.

Il rencontra donc Véronique au bar des Palmistes où, par quelque inavoué esprit de bravade, il était venu en short, savates et débardeur à peine propres. Or la dame était jeune, très élégante, et assurément séduisante. Déconcerté, il en oublia de réclamer l'augmentation de tarif, dont il pensait qu'il était déjà considérable, et qu'il avait prévue pour se payer une hélice de rechange – prit rapidement rendez-vous pour l'embarquement, refusa un verre en bafouillant, balbutia encore un peu d'une voix inaudible en tentant de dérober aux regards les taches de brai qui agrémentaient ses frusques, avant de fuir brusquement, plus ennuyé que jamais à la perspective de cette expédition.

D'ailleurs, qu'allait-elle chercher si loin, au cœur de la Guyane?

«Les vagues de la végétation couvrent les pentes. Cette volonté des arbres de tout envahir. La forêt, houle lente.» Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*.

«Regarde la forêt formidable manger.» Victor Hugo, «Le Satyre», *La Légende des Siècles*.

Première journée, il ne s'est même pas arrêté pour déjeuner, seulement le temps de changer de réservoir, en brève dérive dans le silence soudain, et de déguster le caramel d'une sapotille, sucre solaire longuement thésaurisé.

Insolites, ils se sont croisés – un motoriste debout sur l'eau derrière sa pirogue déjaugée, tout auréolé des papillons leurrés par son sillage – et se sont gravement salués d'une main ouverte levée. Le takari, à cheval sur les arcs-en-ciel des gerbes soulevées par l'étrave, n'a pas détourné son ébène figure de proue.

Les heures solaires écoulées d'un bloc, la nuit s'abat – il reste peu de temps pour trouver un emplacement propice où nuiter, mais lui n'en a cure: cette portion du fleuve étant relativement fréquentée, les anciens bivouacs n'y sont pas rares.

Il s'échoue sur la petite plage de sable d'un javeau où les mouches-lézards ont creusé leurs trous. Des bois tombés, bien secs, sont allumés en un instant. Fixant l'eau noire sans la voir, il dévore un poulet boucané accompagné d'une salade de tomates aux bilimbis. Dans l'ombre, revoit défilier les rives d'une selve encore lointaine.

Il songe à cette forêt qu'il regarde toujours comme au premier jour, à sa limite au bord du fleuve. Se rappelle comme autrefois il a longtemps rôdaillé à ses abords, juste démangé d'y pénétrer. Se remémore ces approches de l'univers de l'hylaea, à l'orée de la



plus grande forêt du monde, seuil où là seulement elle n'échappe pas à des descriptions d'ailleurs sans force – Amazonie irréductible aux images, qui toujours s'enfoncé dans l'inconnu – l'hinterland, l'Intérieur...

Lisières.

À l'horizon, la forêt secondaire se frange d'un recrû de bois-canon qui argente d'une écumeuse corolle la falaise obscure de la futaie, parasoliers portant leurs houppiers scintillants sur de grêles troncs clairs. Tout un fouillis de broussailles sèches et d'herbes coupantes encombre la marge impénétrable du bois-taillis. La savane arbustive aux rares boqueteaux de pruneaux tors s'étale jusque-là dans la canicule, sous les amples larges et lents orbes des urubus planant nonchalamment dans les ascendances thermiques, silencieux et noirs memento mori du ciel aveuglant.

En bordure de route, l'orée s'englue d'aérociles épiphytes qui étouffent les buissons et les premiers arbres enveloppés de volubiles parasites, là où la canopée referme la coupole opaque de son écran de capteurs solaires. Incongrue, la houpe du plumet d'un palmier surpasse l'épaisse nappe d'un vert plus pâle, sa mince tige s'élançant d'une courbe hardie du tapis hermétique des lianes empâtées, échappant ainsi aux crocs de leurs cirres tendus.

Le front de la forêt, marqué d'une piste, se cicatrise d'un liseré dégradé de jeunes troncs et de plantes herbacées. Ici blessée de grandes saignées vives d'une rouge latérite en son derme d'ocre rouillé – sang de la terre dénudée –, là ouvrant une gueule noire encombrée des chicots d'un chablis, effondrement d'un arbre pourri sur pied entraînant d'autres troncs, précieusement dressés sur des contreforts à peine posés au sol.

L'enclave noircie au feu d'un inextricable abattis semble abandonnée dans sa confusion hirsute, que désolent quelques bois arsins sur un grouillement emmêlé de variétés comestibles à peine cultivées, se disputant âprement le sol dans un compromis foisonnant, et sur lequel éclatent de reflets les gourdes vertes sous les grands nimbes festonnés des fins papayers ployant. Les hampes des bacoviers surplombent la terre invisible où engraisent les tubercules, les larges feuilles de taros groupés en contrebas là

où l'eau affleure, anarchique essart inexpugnable, encore hostile d'épines et d'entrelacs cernants, sensibles, zagrinettes, lyann-tiwara, herbes-rasoirs, herbes-couteaux, zoutils-lancements, cousins et cram-crams avides d'agresser –armes sagittées, xiphoides, ensiformes et lancéolées, griffes, dents et cornes végétales.

Formidable présence derrière la lisière, la bête immobile roule la toison fourrée de sa veloute touffue. L'avant-garde vibre d'ombrelles molles au ressac figé de ses vagues arrêtées. En arrière se meut la marée séculaire de la forêt sempervirente qui hausse ses épaules de mer montueuse, l'océan vert et lent de son échine houleuse de flots sempiternellement conquérants. Et sur le glacis érodé de la grève nue elle approche les doigts tordus de lianes traçantes aux ongles rougis de leurs corolles, pionniers aventurant leurs flagelles rampant sous la lumière pour préparer la venue des colons, couvre-sol de plantes tapissantes qui revêtiront l'espace dénudé par la déforestation.

Jusant ouvrant insensiblement, inconcevablement loin ses bouches béantes aux commissures de la forêt, sur les frondaisons reflétées sombres au ras du fleuve sans berge, sous le jour qui se lève et la voile éclatante dans le ciel immense de l'estuaire, foc manœuvré dans le vent, d'un vol d'ibis qui vire du rose au rouge sur l'azur.

À la rive du fleuve, en ses basses mangroves, les palétuviers aux sarments épineux dont on ne sait s'ils sont racines ou rameaux défendent efficacement l'abord. En amont, les flexibles tiges profondément enracinées des rangs serrés de moucou-moucou repoussent toute tentative d'accès par voie d'eau, tournant avec ensemble leur face attentive vers la lumière. Également cordiformes, mais le double rebond bilobé de leurs limbes plus allongés orientés vers le haut, les faciès plats de rhododendrons les surplombent par endroits, tels des boucliers aveugles haussés. Inaccessible, la jungle déploie les toupets des limbes gras et vernis de palmiers jointoyés contre la lumière, zébrés d'ombres, griffés de reluisances.

L'eau et la forêt, déjà, et leurs noces perpétuelles.

Allamanda abricot, volubilis violets, thevetia en jaunes entonnoirs, plumeria en hélices rose tendre à l'odeur de jasmin, aristoloches fétides, il est jusqu'aux haies, aux jardins qui arborent déjà des effloraisons d'entre enfer et paradis.

Puis sa première infraction dans le monde d'ombres et de pénombres, sur un layon bien tracé, où se lovait aussi le premier serpent entrevu, immobile comme un noueux rhizome entre les racines torses aux allures de reptiles. Mais c'était déjà la forêt, et ses inépuisables fascinations.

Et il sent qu'il n'ira jamais au fond de sa soif, d'une curiosité jamais totalement rassasiée de la sylve qui l'attend, patiente, loin des hommes.

Au jour dit, affairé aux derniers préparatifs sur le dégrad désert en cette heure matinale, le périple lui paraissait finalement présenter certains attraits. Véronique, qui n'était pas en retard, se montra dans un ensemble de coton écru, d'une blancheur éblouissante dans l'aube qui montait, encore chaussée de délicates sandales de veau mégissé. Elle était parfumée d'une senteur exquise et légère, subtilement musquée, qui lui remémorait l'odorance chaude et ambrée de certaine orchidée embaumant les abords du saut Pararé aux heures de canicule, et qu'il s'efforçait de ne pas flairer trop évidemment lorsqu'elle venait à lui caresser les narines.

Luc souriait de son sourire direct, songeant en aparté qu'elle était bien mal informée, et déchanterait vite à partager la précarité de l'existence qui sera la leur sur le fleuve. Puis, stupéfait, il aperçut un chauffeur de taxi charriant vers eux de pesantes valises, ronchonnant dans un créole par bonheur inintelligible à l'innocente métropolitaine. Les malles s'empilèrent une à une devant lui abasourdi. Lorsque le chauffeur eut achevé de coltiner l'extravagante cargaison, il en fit le tour en se grattant la nuque : « où sont les cartons à chapeaux ? » demanda-t-il, et elle lui répondit à peine d'un sourire. Il entreprit alors d'embarquer l'incroyable chargement, dont elle lui confirma avec naturel qu'il s'agissait essentiellement de vêtements. Pour en apprécier l'étanchéité, il dut d'ailleurs ouvrir certains bagages, et ce qui lui avait semblé être des monceaux de toilettes raffinées l'avait confondu, incrédule.

Lorsqu'ils partirent enfin, dans les premiers rayons du soleil qui découvrait peu à peu l'avenue du fleuve à leurs yeux, son esprit était toujours obnubilé de l'effarant amoncellement de colis laborieusement répartis et calés sur la petite pinasse. Déconcerté, il se serait attendu à refuser, au moins à récriminer devant une telle

quantité d'inutile attirail. Subjugué, il n'avait pas même maugréé. Maintenant, il s'ébaudissait intérieurement à la pensée que la Mana n'avait certainement jamais connu semblable chaland de luxueuses marchandises, se réjouissant enfin à l'idée de convoier, ainsi qu'un conquistador retour de rapines, un tel butin d'étoffes et de tissus, toutes les soieries du monde sur la rivière, les velours, les damas, les lamés, trésors d'autant plus précieux qu'ils étaient totalement étrangers à la forêt. Puis il songea aux embarras que laissaient présager les lourds coffres dans les sauts qui seraient vraisemblablement à leur étiage en cette époque de l'année, se promit d'abandonner les plus encombrants en dépôt au seuil des passages les plus délicats, s'étonnant encore d'avoir accepté sans réfléchir une si absurde mission.

Mais il se souvenait aussi d'un escarpin entr'aperçu, et jubilait de cette fantaisie qui touchait en lui la fibre la plus folle.